

La place du travail dans l'accomplissement de soi

Conférence Prisme du 23/06/2022

Parler de la question de l'emploi et de l'insertion, doit nous amener en premier lieu à opérer une distinction entre travail et emploi. En effet, il y a des personnes qui ont un emploi mais qui n'ont pas de travail, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas ou plus la possibilité d'engager leur subjectivité, leur intelligence, dans une activité coordonnée utile, qui va contribuer à la production du monde (ex de salariés mis au placard). A contrario, on peut travailler sans avoir d'emploi. C'est pour cette raison que nous parlons de travail associatif, de travail militant ou syndical, de travail bénévole, ou plus important encore du travail domestique, qui s'est trouvé être un vrai enjeu pour les féministes matérialistes à faire reconnaître comme travail, et par extension tout le travail du *care* qui est réalisé de manière invisible par des personnes non rémunérés et non reconnus juridiquement pour cela (et qui sont très souvent des femmes).

Je veux d'abord partager avec vous, ici, les enjeux psychiques du travail. Le travail occupe une place considérable dans l'accomplissement de soi, dans l'amour de soi pour le dire autrement, et c'est ce que je vais développer maintenant en trois points plutôt courts, pour ne pas emboliser la parole, avant de terminer sur la question de l'emploi.

Le travail n'est jamais neutre du point de vue de la santé

Le travail est une expérience centrale de nos vies donc on y joue notre santé. L'identification de pathologies professionnelles spécifiques comme les cancers, ou encore les troubles musculosquelettiques par exemple représente un enjeu de taille pour les professionnels intervenant dans le champ de la prévention des risques professionnels ou de la médecine du travail. Actuellement, ce sont les questions de santé mentale qui occupent le devant de la scène et interrogent le développement de nouvelles formes de souffrance. L'augmentation importante des pathologies mentales en lien avec le travail pose des questions pratiques aux cliniciens. Mais pas seulement, elle pose des enjeux pratiques aussi à ceux qui accompagnent le retour à l'emploi, à l'insertion de personnes qui ont souffert psychiquement du travail, c'est le lot quotidien à Pôle emploi par exemple, où sont reçues des personnes qui ont été « fracassé » par leur expérience de travail précédente, qui a fini par un burn-out, une dépression, voire une tentative de suicide. C'est très compliqué d'accompagner au retour à l'emploi des personnes qui présentent ces formes de psychopathologies plus ou moins lourdes en lien avec le travail. Donc nous le voyons le travail n'est jamais neutre vis-à-vis de la santé, et il peut générer le pire.

Toutefois, une autre voie est possible à partir du repérage des effets structurants pour la santé du rapport au travail. Le travail peut aussi générer le meilleur, au point de devenir un médiateur dans la construction de la santé mentale, via la dynamique de la reconnaissance. Au-delà de ça, il joue sans doute un rôle fondamental dans la révélation de l'intelligence à elle-même au niveau de l'individu et dans la formation de la culture et de la cité au niveau du collectif. C'est pour cette raison qu'à ne regarder le travail que comme un fardeau, on oublie que le travail promet des voies d'émancipation et d'accomplissement de soi (et de plaisir potentiellement). Ce sera l'objet de mon deuxième point.

Le travail n'est pas seulement une activité de production

En mettant l'accent sur la composante humaine du travail, l'approche en psychodynamique du travail conduit à donner du travail une définition précise. Le travail représente avant tout une expérience pour le sujet. Travailler signifie être confronté à des prescriptions, des procédures, du matériel ou des outils à manipuler, mais aussi une hiérarchie, des collègues, qu'il va falloir apprendre à connaître et à interagir pour remplir l'objectif de production.

Cet ensemble d'activités suppose des actes, mais aussi l'activité de la pensée du sujet. Car l'exercice du travail s'accompagne inévitablement de la confrontation au réel, c'est-à-dire à ce qui résiste à la maîtrise (il y a toujours des pannes, des imprévus, des choses inédites et imprévisibles), et pousse le sujet à penser et agir autrement que ce que l'organisation du travail a prévu. Travailler revient donc à combler le décalage entre ce qui est prescrit et l'activité réelle. Cette mobilisation de l'ensemble de la subjectivité ne peut jamais être prévue à l'avance, mais est réinventée quasiment à chaque fois. La confrontation à la réalité du travail mobilise l'ensemble de la personnalité du sujet et lui permet de montrer son habileté mais aussi son originalité, son ingéniosité, sa créativité, ses trouvailles : au contact du travail, on ressort plus intelligent, ce qu'on appelle l'intelligence pratique.

Pour cette raison, nous mettons l'accent sur le pouvoir mutatif du travail : il permet de transformer le monde, mais également de se transformer soi-même. En transformant le monde, on se transforme soi-même. On n'est plus le même après l'expérience du travail. Travailler est un processus mutatif pour le sujet, c'est un processus dont on ne sort pas indemne. On se transforme en travaillant. Le travail peut donc participer à l'accomplissement de soi. En se confrontant au réel de travail et en mobilisant tout son être, le travailleur accroît ses registres de sensibilité. Il découvre des habiletés jusque-là insoupçonnées ou même en développe de nouvelles.

Prenons l'exemple du travail du bois, de menuisier ou de charpentier, ou encore du bûcheron. Non seulement à force de me confronter au bois je découvre la qualité de la matière, ses anfractuosités, ses fragilités, qu'il y a des bois plus faciles à travailler que d'autres, mais en même temps je développe des nouvelles sensibilités, qui ne sont possible que parce que j'ai travaillé le bois, qui font que quand je touche tel bois je suis capable de dire sa qualité, et la qualité du travail. Il en est de même avec la pierre, la musique, les personnes (les patients par exemple).

En substance, on peut dire que :

- travailler c'est fondamentalement combler l'écart entre le prescrit et l'effectif. Ou, pour le dire autrement, c'est ce qu'il faut ajouter de soi aux prescriptions pour venir à bout de la tâche et du réel. C'est cela qu'on appelle « travail vivant ».

- le travail oblige celui qui travaille à se transformer soi-même et, dans le meilleur des cas, permet à ce dernier de progresser, de s'améliorer, voire de s'accomplir, s'épanouir. C'est une première approche du plaisir au travail.

Par ailleurs, l'exercice du travail situe toujours le sujet dans un rapport social et une dynamique collective. On travaille pour et avec les autres. La rencontre avec le travail représente ainsi une expérience irremplaçable d'apprentissage de formes spécifiques de coopération entre travailleurs. L'appartenance à un collectif de travail n'est pas spontanée mais passe par la confrontation, l'apprentissage et la participation à l'élaboration de règles de travail, de règles de métier, mais qui sont aussi des règles de convivialité et des règles de vivre ensemble. Et ce faisant on participe à une œuvre commune.

On peut comprendre que, dans ces circonstances, la reconnaissance du travail peut constituer une ressource pour la santé si elle est associée à une épreuve portant sur l'expérience du réel. Cette reconnaissance passe par des jugements formulés sur le travail qui témoignent de la valeur accordée à un procédé de fabrication, à une manière de faire, à une action (jugement de beauté et jugement d'utilité). La validation du travail par la reconnaissance accordée par les autres est un élément majeur du sens subjectif du travail qui participe à la construction de l'identité, qui est la base de la santé mentale (les décompensations psychiques sont toujours des crises d'identité). Le premier domaine est la construction de l'identité ou l'accomplissement de soi dans le champ érotique. La reconnaissance par l'autre passe ici par l'amour. Le second domaine est la construction de l'identité où l'accomplissement de soi dans le champ social. La reconnaissance par l'autre passe ici par le travail.

Le travail est toujours une seconde chance

A partir de ce qui vient d'être énoncé, à savoir que le travail n'est jamais neutre, et qu'il permet de se transformer soi-même, j'en viendrai au troisième et dernier point que je voulais discuter avec vous : le travail est toujours une deuxième chance, pour qui que ce soit parmi nous. Qu'il s'agisse d'activités manuelles ou intellectuelles, de tâches de conceptions ou d'exécutions (si tant est que l'on puisse faire ce distinguo), le travail peut toujours participer à l'accroissement de soi, de sa subjectivité. Et il peut ainsi compenser, c'est-à-dire nous permettre de retrouver un équilibre sur le plan de la santé et de l'identité, par rapport à nos défauts, à nos failles, à nos maladies, à nos assignations sociales. Autrement dit, le travail est toujours l'occasion de dépasser, de s'émanciper de nos déterminismes sociaux, psychiques, ou même biologiques (médical) : et nous en avons tous, des fragilités, des étiquettes sociales, des histoires vécues dans l'enfance qui jouent encore un rôle important dans notre façon d'être aujourd'hui, des parcours difficiles même s'il faut bien reconnaître qu'on n'a pas tous la même chance dès le départ évidemment. Mais le travail est l'occasion d'être jugé sur le faire, et non pas sur l'être. Si le travail me permet d'accroître mon corps sensible, mon intelligence, ma subjectivité, ça aboutit à cette chose extraordinaire que grâce au travail, les fondements de ma santé s'augmente, se solidifient et en somme grâce au travail je vais mieux psychologiquement, et je vais même mieux physiquement, que si je ne travaillais pas. Ce que les gens attendent, c'est qu'on reconnaisse leur travail et la qualité de leur contribution située dans la construction d'une œuvre commune, qui a une utilité sociale, que participe à la vie dans la Cité. Ce qui fait que le travail a également une centralité politique, et qu'il est important, pour la démocratie que personne n'en soit écarté (du moins personne en ayant la volonté et le désir).

Retour sur la question de l'emploi

Tout ceci est bien beau, mais il y a au milieu de tout ça des réalités sociales et politiques qui entravent cette possibilité de prendre plaisir au travail, de s'accomplir dans le travail. Entre le travail et la santé, il y a un chaînon intermédiaire qui est l'organisation du travail ; c'est-à-dire la division technique du travail (les process, les procédures) et la division sociale (la hiérarchie, le management). L'emploi, c'est-à-dire la façon dont on va mettre au travail les gens (profession, salaire), est déterminé par l'organisation du travail. Or, la structure de l'emploi a été profondément transformée. Du plein emploi, on est passé à un chômage chronique. C'est ce qu'on appelle le processus de précarisation de l'emploi, avec l'arrivée de plus en plus de différentes formes d'emploi, les CDD, le temps partiels, les intérimaires, les contrats courts, et la place croissante maintenant de l'auto-entrepreneuriat, qui n'est qu'un dispositif de gestion du

sous-emploi. Donc là où l'emploi conférait un statut social et protecteur, ça a changé. On se retrouve de plus en plus dans des emplois précaires, mais ces emplois précaires ne permettent pas de stabiliser quelque chose du point de vue de la santé mentale dans le rapport entretenu avec le travail. Il y a des travaux qui demandent des temps longs, de l'obstination, de la coopération durable pour déployer son intelligence et démontrer son savoir-faire. Mais les transformations des organisations du travail, pour plusieurs raisons, ne le permettent plus.

L'ouverture en creux, pour conclure, est une question que se posent souvent les professionnels de l'accompagnement et de l'insertion, à savoir : s'agit-il d'avoir un emploi à tout prix ? C'est ce que j'énonçais auparavant avec l'exemple de Pôle emploi, il y a des personnes qui ont souffert et qui ne peuvent pas se relancer dans l'emploi de suite, il y a des questions de temporalité psychique à respecter, le travail est parfois tellement fragmenté que l'emploi est dénué de sens (bullshits jobs) ou alors des emplois où on nous demande de faire un travail qui va à l'encontre de notre sens moral (maltraiter des personnes âgées dans un ehpad par ex), et ça fait souffrir, et on tombe malade, et on est renvoyé à nos fragilités et à nos problèmes personnels alors même que cette souffrance a été générée par l'organisation du travail. Donc l'emploi oui, mais sans escamoter les enjeux psychiques du travail.